

FAIRE LA GUERRE, FAIRE LA PAIX : FORMES DE CONFLITS ET MODES DE RESOLUTION

ACTIVITE 5 : LA TRANSFORMATION DE LA GUERRE PAR MARTIN VAN CREVELD



Compétences travaillées :
Etudier un texte scientifique

Article de Jean-Claude Ruano-Borbalan paru dans *Sciences Humaines*, N° 87 - Octobre 1998 présentant le livre de Martin Van Creveld paru en 1998 aux Editions du Rocher : *La transformation de la guerre (The War transformation)*.

Le monde de l'après-guerre froide est incertain. En conséquence, on assiste depuis quelques années à des débats intenses sur la nature des menaces potentielles contre les Etats occidentaux et sur les stratégies militaires à adopter. De nombreux ouvrages ou numéros spéciaux paraissent et le rythme ne se relâche pas. Trois voies d'interprétation principales de l'organisation ou de la désorganisation du monde se sont dégagées depuis dix ans. Une première tendance estime que la constitution d'un monde politiquement unifié est en cours, tant par l'effet de la mondialisation que par la généralisation des aspirations démocratiques. Une deuxième approche estime que, du point de vue de la puissance militaire, le monde se polarisera en quelques ensembles régionaux dans lesquels le Japon, la Chine ou la Russie joueront un rôle capital. Une troisième tendance prévoit la généralisation des guerres civiles, ethniques, religieuses ou nationales, en même temps qu'une décomposition interne des Etats sous l'effet du terrorisme ou de dérives mafieuses. Peu d'analystes défendent exclusivement l'un de ces trois points de vue.

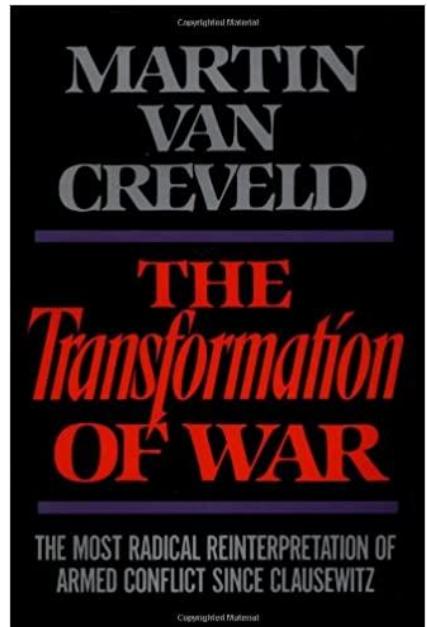
C'est cependant le cas de l'historien Martin Van Creveld, professeur à l'université de Jérusalem, qui soutient depuis le début des années 90 la thèse de la généralisation des guerres civiles, actes terroristes et autres conflits dits « de basse intensité ». Ses travaux, reconnus internationalement, ont initié un vaste courant de réflexion. Dans *La Transformation de la guerre*, l'auteur s'oppose à la pensée stratégique dominante, issue de la pensée que Carl von Clausewitz a formulée au début du XIXe siècle. M. Van Creveld rappelle que, pour ce dernier, la guerre serait une violence organisée, engagée par l'Etat, pour l'Etat et contre un autre Etat. De plus, pour le général prussien, la guerre devait engager la totalité des forces des adversaires. M. Van Creveld estime que cette doctrine a eu des conséquences considérables. En effet, les armées au service strict de l'Etat-nation souverain ne cessèrent en Europe de gonfler, au nom de l'efficacité et de l'intérêt politique. Cette conception, reprise par les stratèges et par les hommes politiques, a abouti aux paroxysmes de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. Elle a généré la forme et les objectifs des forces armées contemporaines : primat des intérêts politiques de l'Etat (intégrité territoriale et souveraineté) ; volonté de séparation des civils et des militaires ; engagement total lors d'un conflit. Prenant les exemples du Viêt-nam pour les Etats-Unis, de l'Afghanistan pour la Russie, du Liban pour Israël ou de l'Algérie pour la France, M. Van Creveld montre que les armées fondées sur ces principes ne sont pas adaptées à d'autres formes de combat que celles définies dans le cadre étatique européen puis mondial qui s'est généralisé du XVIIIe au XXe siècle. Son argument est que cette forme de guerre entre armées n'est pas « la » guerre, mais bien une forme historiquement minoritaire de conflit : en effet, même en Europe à l'apogée des guerres étatiques, la guerre ne se définissait pas par la poursuite de buts politiques, ni par l'engagement total des forces de la communauté, ni par l'existence de forces armées séparées du corps social dans son ensemble.

M. Van Creveld montre que la guerre fut et reste une activité sociale aux motifs multiples : faire respecter le droit ; venger l'honneur du prince, accaparer des esclaves, des biens et des femmes, et, *last but not least*, défendre ou propager la vraie foi.

Il souligne que jamais la guerre ne fut l'engagement de toutes les forces avant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. De l'Antiquité au XVIIIe siècle, elle ne mobilisait qu'une fraction peu importante des ressources des sociétés. Bien que les annales de leurs batailles emplissent les livres d'histoire, les armées étaient numériquement faibles et relativement peu organisées. Les seigneurs guerriers du Moyen Age ne parvenaient à mobiliser que des armées minuscules. Même l'armée romaine à sa plus grande extension (600 000 hommes, dont une fraction essentielle de contingents mercenaires) ne réunissait que moins de 1 % de la population de l'empire.

En outre, M. Van Creveld note que, dans de nombreuses sociétés, aucune distinction n'existe entre les sociétés civile et militaire : c'était le cas des cités grecques ou de la République romaine, où les catégories « guerrier », « homme jeune et libre » et « citoyen » étaient à peu près équivalentes.

Au total, la question fondamentale pour l'auteur est celle de l'essence de la guerre : penser, après C. von Clausewitz, qu'elle a comme fondement l'intérêt politique des Etats, c'est pour M. Van Creveld se tromper lourdement : nul n'irait mourir pour des intérêts calculés et froids. L'origine comme l'essence de la guerre demeurent le combat entre hommes, et son caractère unique réside précisément « *dans le fait qu'elle a toujours été et demeure encore la seule activité créatrice qui non seulement*



permet, mais exige l'engagement total de toutes les facultés humaines contre un adversaire aussi fort que soi-même. Ce qui explique pourquoi, tout au long de l'histoire, elle a souvent été considérée comme le test ultime de la valeur d'un individu. »

M. Van Creveld estime possible que la guerre étatique cesse en raison de son inadaptation aux nouvelles menaces. En revanche, la guerre conçue comme une manière de défier la mort pour les individus ou comme une possibilité de dire le droit pour les communautés n'a aucune raison de disparaître. Selon lui, les guerres terroristes, mafieuses, subétatiques vont devenir la forme normale du conflit violent. Cette conclusion semble excessive, quoique de nombreux analystes soulignent ces dernières années l'importance à venir des guerres civiles, des actes de terrorisme, des massacres ethniques ou religieux. On en trouve la confirmation dans le remarquable recueil d'articles, *Guerres et conflits dans l'après guerre froide*, que Dario Batistella vient de publier. Ce dernier porte pourtant dans son introduction une critique importante à la thèse de M. Van Creveld : « *Comment ne pas voir, demande-t-il, que de nombreuses motivations ethniques ou religieuses constituent en fait des oripeaux pour des stratégies éminemment politiques ?* »

Une autre objection peut être formulée. S'il est vrai que la thèse proposée par M. Van Creveld montre l'inadaptation des forces militaires à de nombreuses formes de conflictualité contemporaines (un missile ne sert à rien contre une entreprise mafieuse liée à la drogue), pourquoi en déduire que les Etats seront inexorablement soumis au chaos ? Obnubilé par les questions militaires, l'auteur sous-estime l'existence d'autres mécanismes sociaux et politiques de réduction de la violence interne des sociétés : les institutions et les cultures démocratiques, un système de normes morales et juridiques, des mécanismes de régulation sociale de l'Etat providence. Il néglige la force interne de l'Etat-nation et du système international qui en est issu. La plupart des analystes ne le suivent pas dans cette voie. Dans son essai intitulé *La Guerre parfaite*, Thérèse Delpech, expert reconnu des problèmes de défense et de stratégie, résume le point de vue majoritaire : les conflits de basse intensité vont se développer, sans pour autant remettre en cause les fondements de l'ordre international. Elle estime qu'à moyen terme plusieurs risques seraient à envisager. Du point de vue géopolitique classique, le Moyen-Orient et la Russie constituent des zones d'explosion possible tandis que la Chine montrerait des signes d'impérialisme inquiétants. Elle souligne cependant les possibilités nouvelles offertes aux conflits de basse intensité. La grande nouveauté résiderait, selon elle, dans la possibilité de stratégies « terroristes » visant les systèmes de communication et les réseaux des principaux pays occidentaux. Ces stratégies proviendraient autant de certains Etats que d'organisations transnationales (sectes, mafias, etc.).

Force est de constater que l'étude de la guerre est en pleine réévaluation et que les sciences humaines (histoire, anthropologie, sociologie, etc.) sont invoquées, de plus en plus souvent, pour comprendre cette terrible « activité sociale ». Derrière tous ces débats sur la permanence des conflits interétatiques, sur la généralisation ou non des conflits de basse intensité, se cachent de très forts enjeux politiques et économiques. Ces enjeux portent en premier lieu sur la réduction des forces armées, sur leur composition et sur la doctrine de leur emploi.

Source : https://www.scienceshumaines.com/la-transformation-de-la-guerre_fr_10289.html

- 1) Surlinez les 3 scénarii de la future organisation géopolitique mondiale selon les analystes.
- 2) Soulignez celui que privilégie Martin van Creveld.
- 3) Surlignez la pensée de Clausewitz que reprend Martin van Creveld.
- 4) Surlignez les conséquences de la pensée de Clausewitz selon Martin van Creveld.

- 5) Quels sont les arguments avancés par Martin van Creveld, selon ce compte-rendu, pour remettre en cause la pensée de Clausewitz ? Reformulez-les dans la colonne de gauche du tableau puis cherchez des exemples historiques qui pourraient étayer ses dires et inscrivez-les dans la colonne de droite.

ARGUMENTS DE MARTIN VAN CREVELD QUI REMETTENT EN CAUSE LA PENSEE DE CLAUSEWITZ SELON CE COMPTE-RENDU	EXEMPLES HISTORIQUES QUI CORRESPONDENT A CE QU'IL AFFIRME

6) Comment va évoluer la guerre selon Martin van Creveld ?

7) Quelles critiques sont adressées à la thèse de Martin van Creveld ? Reformulez chacune.